

*La Maison-Dieu*, 217, 1999/1, 119-151

Robert AMIET

## INTRODUCTION AU MYSTÈRE PASCAL<sup>1</sup>

« **D**E LA MORT, il n'est point de savoir. » Cet apophtegme du grand Platon, le prince des philosophes, exprime parfaitement l'angoisse de l'homme devant le mystère de la mort, et cette angoisse est double. D'une part, la vie est évidemment le bien le plus précieux qui soit, et pourquoi est-elle un jour enlevée ? D'autre part, une conscience invincible que la vie ne peut pas mourir pose la question de la survie après la mort, au-delà de la mort. Depuis que l'homme est homme, depuis que s'est produit, il y a un million d'années, le phénomène de l'« hominisation » (Teilhard de Chardin), l'homme rumine ces questions, il y revient sans cesse, et il se heurte à un silence aussi effrayant qu'incontournable.

1. Introduction au mystère lui-même, ce texte est aussi comme une introduction au livre du même auteur : *La Veillée pascale dans l'Église latine*, Paris, Éd. du Cerf, coll. « Liturgie » 11, 1999. Les lecteurs y découvriront l'ampleur des recherches historiques de l'un des promoteurs les plus enthousiastes de la restauration nocturne de la Veillée pascale. Cet article laisse entrevoir la richesse spirituelle et doctrinale que l'auteur a tirée de ses propres travaux et dont les communautés chrétiennes auront grand intérêt à poursuivre la découverte [NDLR].

Mais « espérant contre toute espérance <sup>2</sup> » que la mort n'est pas et ne peut pas être un absolu, un trou noir sans fond, une chute dans le néant, l'homme a cherché à conjurer en quelque sorte ce silence par des rites religieux exprimant son espérance invincible. Le premier et infiniment émouvant témoignage est celui des hommes de Néanderthal, il y a quelque 60 000 ans, qui inhumaient leurs morts avec tout un rituel qui, dans cette préhistoire muette faute d'écriture, exprime, et avec quelle éloquence, cette croyance enracinée au plus profond d'eux-mêmes. Quant aux peuples du Proche-Orient méditerranéen, on sait que leurs rites funéraires, appuyés cette fois par des textes écrits, avaient pris une importance et une ampleur telles qu'on pourrait qualifier de bouleversant leur caractère religieux et sacré.

### L'attente

Pour comprendre la vision religieuse de la mort chez ces peuples, dont les Juifs faisaient partie, et entrer ainsi tant soit peu dans la perspective qui était la leur, il nous faut faire une véritable gymnastique intellectuelle, et, pour éviter tout funeste anachronisme, oublier complètement pour quelques minutes toutes notions modernes que nous avons acquises à l'école sur la géographie, la géodésie, la cosmographie et l'astronomie. Pendant des dizaines de millénaires, les « Anciens » ne pouvant s'exprimer autrement que par le langage des apparences, ont cru que la terre, centre du monde, était un énorme disque plat et épais, domaine de l'homme, flottant ou ancré sur l'« abîme du bas », c'est-à-dire sur un océan d'eau salée, eau « maudite » puisqu'elle tue les plantes si on les arrose avec elle. Ils ont cru que le « ciel » était une gigantesque coupole solide, très élevée, coiffant littéralement le disque terrestre, et dans laquelle se déplaçaient le soleil, la lune et les « astres errants » (les planètes), tandis que les étoiles étaient des lumignons accrochés à la voûte. Ils ont cru que,

2. Rm 4, 18.

au-dessus du « firmament » du ciel, s'étendait l'« abîme du haut », océan d'eau douce, eau « bénite » puisqu'elle rend les plantes fécondes en « tombant du ciel ». Ils ont cru que, au-dessus de cet océan, il y avait un palais, domaine des dieux et inaccessible aux hommes. Ils ont cru, enfin, et ceci est capital pour comprendre ce qui va suivre, que, dans l'épaisseur du disque terrestre, il y avait une immense caverne souterraine et obscure, dans laquelle « descendaient » les âmes des défunts, et qui était donc le domaine ou l'« empire » des morts. En résumé, la vision du monde qu'avaient les Anciens était tripartite : au rez-de-chaussée l'homme, à l'étage supérieur les dieux, et à l'étage inférieur les morts, étant entendu que ces trois niveaux étaient « étanches », l'homme ne pouvant « monter » vers les dieux, et les morts ne pouvant « monter » vers les vivants. En mourant, les hommes ne pouvaient que « descendre ».

Cette énorme caverne, qui était donc « sous la terre », s'appelait *amenti* chez les Égyptiens, *arallu* chez les Babyloniens, *schéol* chez les Juifs, *hadès* chez les Grecs et *infern* (-orum) chez les Romains. Ce dernier mot, qui est un pluriel, doit se traduire par « les lieux inférieurs », et il n'a donc strictement rien à voir avec la notion de l'enfer des damnés, telle qu'elle ressort des évangiles<sup>3</sup>. Cette vision des choses n'était certainement pas génératrice de joie ! Les âmes des morts « descendaient » donc inexorablement dans ce « trou », où régnaient une éternelle obscurité et un éternel silence, sans jamais pouvoir en sortir et mener sempiternellement une vie diminuée, une caricature de vie, tels ces insectes aveugles qui hantent les grottes souterraines. Pour s'en convaincre, il suffit de regarder, dans les musées, les monuments funéraires romains élevés sur les tombeaux de famille pour s'apercevoir de l'air

3. J'insiste sur ce point, car, soit de bonne foi, soit de mauvaise foi, on a voulu confondre les deux, et on a émis les idées les plus hasardeuses, voire les plus spécieuses, à ce sujet. Et pourtant, pour bien distinguer les deux, et en conformité avec le mot latin, les traducteurs avaient bien précisé « les enfers », au pluriel, qui n'ont rien à voir avec l'« enfer », au singulier.

infiniment triste que le sculpteur a su donner au visage des défunts.

Il faut savoir que cette vision déprimante, voire horri-  
fiante, de la mort et de la vie après la mort a été celle,  
exprimée très clairement, dans tout l'Ancien Testament. Je  
n'en citerai que deux textes, qui ne laissent aucune place  
au doute. Dans un psaume, on lit : « Ce ne sont pas les  
morts qui louent le Seigneur, ni aucun de ceux qui des-  
cendent dans le lieu du silence » (Ps 113, 17). Quant au  
livre de Job, il est encore plus pessimiste et plus tragique :  
«... avant que je m'en aille, pour n'en plus revenir, à la  
terre de misère et de ténèbres, où règne l'ombre de la mort  
et où aucun ordre n'existe et qui est habitée par une hor-  
reur sempiternelle » (Job 10, 22) <sup>4</sup>. En résumé, pour  
l'Égypte et Babylone, le judaïsme, les Grecs et les  
Romains, les âmes des morts étaient inexorablement  
condamnées à « descendre » dans l'obscurité et le silence  
éternels, sans jamais pouvoir espérer en sortir un jour <sup>5</sup>.

### La clé biblique de la transcendance

Dans l'admirable poème sacerdotal de la Création, par-  
faitement fictif mais hautement symbolique, qui ouvre le  
livre de la Genèse, on lit ces mots lourds de sens : « Au  
commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Or, la terre  
était déserte et vide, les ténèbres couvraient l'abîme...  
Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut. Dieu vit  
que la lumière était bonne... » (Gn 1, 1-3). À ce texte ini-  
tial du premier livre de l'Ancien Testament répond, comme

4. Texte de la Vulgate. C'est Job qui parle dans sa douleur.

5. Il faut ajouter, cependant, qu'au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, à  
l'époque des Maccabées et du prophète Daniel, avait percé chez cer-  
tains prêtres ou chez certains rabbins juifs l'idée d'une résurrection  
possible, et donc d'une remontée de la caverne. L'Évangile en donne  
un écho dans l'admirable épisode qui met en scène le Christ aux prises  
avec les pharisiens, qui admettaient la résurrection finale, et les  
sadducéens, qui la niaient (Mt 22, 23-33 ; Mc 12, 18-27 ; Lc 20, 27-  
39).

en écho, celui du dernier évangile, à savoir l'évangile selon saint Jean : « Au commencement était le Verbe... et le Verbe était Dieu... tout a été fait par lui... En lui était la Vie, et la Vie était la lumière des hommes » (Jn 1, 1-4). Le parallèle voulu de ces deux textes est saisissant. Tous deux débutent par « Au commencement » et tous deux mettent en évidence le principat de la lumière, lumière physique dans la Genèse, symbole combien parlant de la Lumière divine qui est, selon saint Jean, le Verbe incarné, le Christ Jésus<sup>6</sup>.

Mais qui est donc ce personnage appelé Jésus, que les évangélistes et tout le Nouveau Testament présentent comme le sauveur du monde ? Qu'a-t-il dit sur lui-même ? C'est le même saint Jean qui rapporte la série des affirmations suivantes de Jésus :

- Moi, je suis le Bon Pasteur (Jn 10, 11).
- Moi, je suis la Porte des brebis (Jn 10, 8-9).
- Moi, je suis la Vigne véritable (Jn 15, 1.5).
- Moi, je suis la Lumière du monde (Jn 8, 12 ; 9, 5).
- Moi, je suis la Voie, la Vérité et la Vie (Jn 14, 6).
- Moi, je suis la Résurrection et la Vie (Jn 11, 25).

La gradation, avec chaque fois l'affirmation « Moi, je suis », est plus que surprenante, mais toutes ces affirmations partielles, si percutantes soient-elles et si difficilement admissibles telles quelles, sont totalement éclipsées par un épisode célèbre, qu'il faut relire attentivement, raconté lui aussi par le même saint Jean. Dans le temple de Jérusalem, interpellé par des docteurs juifs, Jésus leur déclare tranquillement : « Vous, vous êtes d'en bas, Moi, Je suis d'En-Haut. Vous, vous êtes de ce monde, Moi, Je ne suis pas de ce monde » (Jn 8, 23). Après une longue discussion aux passes multiples, Jésus ajoute : « Si quel-

6. Voir la parole de Jésus, deux fois répétée : « Moi, je suis la lumière du monde » (Jn 8, 12 ; 9, 5). Le poète latin Prudence a magnifiquement illustré cette idée dans son hymne sur le lucernaire : *Ne nesciret homo spem sibi luminis in Christi solido corpore conditam*, c'est-à-dire : « Que nul homme n'ignore que son espérance réside dans la lumière cachée à l'intérieur du corps du Christ » (PL 59, 818).

qu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort. Les juifs lui dirent : "Abraham est mort, et les prophètes aussi... Qui prétends-tu être ?" Jésus répondit : "Abraham votre père a tressailli de joie à la pensée de voir mon jour : il l'a vu et il s'en est réjoui." Les juifs lui dirent donc : "Tu n'as pas encore cinquante ans et tu as vu Abraham ?" Jésus leur dit : "En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fut, MOI JE SUIS" » (Jn 8, 51-58). Cette affirmation inouïe, porteuse d'une transcendance absolue, est identique dans sa mystérieuse formulation, à celle, non moins inouïe, de la réponse de Yahweh à Moïse dans le célèbre épisode du Buisson ardent : « Je suis celui qui suis... » et il ajouta « C'est ainsi que tu répondras aux enfants d'Israël : JE SUIS m'a envoyé vers vous » (Ex 3, 14) <sup>7</sup>. La réponse est claire, au moins pour ceux qui ont des oreilles pour entendre. Qui est Jésus ? Il est Dieu, le Verbe de Dieu, le Fils de Dieu venu dans le monde des hommes pour sauver les hommes.

C'est encore saint Jean qui nous a conservé une autre parole mystérieuse de Jésus, qui, parlant aux Juifs, leur déclare : « Vous scrutez les Écritures... ce sont elles qui me rendent témoignage... Si vous aviez cru Moïse, vous me croiriez, car il a écrit de moi <sup>8</sup>. » Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que l'Ancien Testament, qui est « historique », car il retrace les vicissitudes de l'histoire du peuple élu, est en même temps « prophétique », c'est-à-dire que certains événements qui y sont narrés annonçaient mystérieusement ce que le Christ serait et ferait. Il faut savoir lire entre les lignes. La Bible est un « livre à clé », et si l'on ne possède pas cette clé, on ne peut pas

5. Il faut ajouter, cependant, qu'au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, à l'époque des Maccabées et du prophète Daniel, avait déjà été écrit : « Je suis celui qui suis » (Jn 8, 58). Après une longue discussion aux passages multiples, Jésus ajoute : « Je suis » (Jn 8, 58).  
 7. Sur ce très difficile et très controversé verset du livre de l'Exode, on consultera avec un très grand intérêt l'ouvrage collectif édité par Alain DE LIBERA et Émilie ZUM BRUNN, *Celui qui est, interprétations juives et chrétiennes d'Exode 3, 14*, Paris, Éd. du Cerf, coll. « Patrimoines », 1986.

8. Jn. 5, 39.46.

comprendre. Le sens littéral ne suffit pas ; il faut le surmonter pour découvrir le sens spirituel<sup>9</sup>.

J'ai toujours aimé prendre pour mes élèves, jeunes ou moins jeunes, la comparaison d'une noix, d'une noisette ou d'une amande ; il faut les « ouvrir » pour trouver le fruit nourrissant. Ce verbe « ouvrir » est un des maîtres mots de la Bible, et si Jésus a « ouvert » physiquement les yeux de plusieurs aveugles, c'était pour dire qu'il « ouvrirait » de même spirituellement les esprits et les cœurs de ceux qui croiraient en lui. Il leur permettrait ainsi de percevoir le sens caché et prophétique de l'Ancien Testament, annonçant sa venue et son action. Conclusion : c'est Jésus lui-même qui est la « clé de la Bible », et saint Jérôme, le traducteur de la Bible en latin, a émis cet apophtegme éclatant et lapidaire : « Ignorer les Écritures, c'est ignorer le Christ<sup>10</sup>. » L'évangéliste saint Luc s'est fait le protagoniste de cette vérité essentielle. Dans le célèbre épisode des disciples d'Emmaüs, Jésus, qui ne s'était pas encore fait reconnaître d'eux, « leur *expliqua* ce qui le concernait dans toutes les Écritures ». Puis, à table, ayant rompu le pain, « leurs yeux *s'ouvrirent* et ils le reconnurent. » Et les deux disciples d'épiloguer : « Notre cœur n'était-il pas brûlant en nous, tandis qu'il nous parlait en chemin et nous *ouvrait* les Écritures ? » (Lc 24, 27.31-32.) Apparaissant ensuite aux apôtres réunis dans le cénacle, « il leur *ouvrit* l'intelligence pour qu'ils puissent comprendre les Écritures » (Lc 24, 45). Le mystère caché sous le voile de l'Ancien Testament est dévoilé et « accompli » dans le Nouveau.

Quel est donc ce mystère ? C'est, bien sûr, celui de la venue du Christ sur la terre, mais, en même temps et indissolublement, celui de la venue de l'Église, royaume dont Jésus est le roi, corps dont Jésus est la tête, vigne dont

9. Jésus a terriblement reproché aux juifs d'avoir ignoré l'existence de cette clé : « Malheur à vous, docteurs de la Loi, car vous avez dérobé la clé de la science : vous-mêmes n'êtes pas entrés, et vous avez empêché ceux qui entraient » (Lc 11, 52). Cette « science » n'est autre que la typologie de la Bible.

10. *Ignorantia Scripturarum ignorantia Christi est : In Isaiam, Prol. 1* (PL 24 17 ; CC 73, 1).

Jésus est le cep. En conséquence, en « ouvrant » les textes de l'Ancien Testament, on y découvre les fruits merveilleux que sont le Christ et son Église. Saint Augustin aimait à dire à ses auditeurs, qui venaient d'entendre la lecture d'une péricope biblique : *Factum audivimus, mysterium requiramus*, c'est-à-dire : « Nous venons d'entendre un fait, recherchons son sens profond. »

### De l'Exode à Jésus

On connaît l'épopée de l'Exode. On sait comment Moïse ordonna d'immoler un agneau par famille, de marquer de son sang les portes des maisons juives, de le faire rôtir au feu et de le manger avec des pains azymes (sans levain) et des herbes amères : *Est enim Phase, id est transitus Domini*, « car c'est la PÂQUE, c'est-à-dire le PASSAGE du Seigneur » (Ex 12, 11). Et c'est ainsi que, dans la nuit de la pleine lune de printemps, la caravane s'ébranla lentement pour « passer » de l'esclavage vers la liberté.

Après trois jours de marche, à l'arrivée sur le soir au bord de la mer des Roseaux, bras de la mer Rouge en voie de colmatage, le peuple s'aperçut qu'il était poursuivi par un détachement de l'armée égyptienne, et il redouta le pire. Mais voici qu'un vent violent se leva, qui fit baisser le niveau de l'eau, en sorte que la caravane put traverser « à pied sec », tandis que les chars égyptiens s'embourbaient dans la vase. Le vent cessant soudain, l'eau remonta et anéantit les poursuivants en les ensevelissant dans un linceul liquide. Tel est l'épisode célèbre du passage de la mer Rouge, qui est comme une seconde libération.

Délivrée définitivement, la caravane poursuivit sa marche vers l'est et s'engagea finalement dans l'une des vallées encaissées de l'impressionnant massif montagneux du Sinäi, là même où Moïse, au Buisson ardent, avait reçu du Seigneur Dieu sa mission de libérateur de son peuple. Dans un décor dantesque, et au cours d'une manifestation grandiose, où une épaisse nuée, des éclairs flamboyants et de terrifiants coups de tonnerre étaient les signes sensibles

de la présence invisible de Dieu, Moïse, médiateur entre le Seigneur et son peuple, monta seul à la montagne pour y recevoir les Tables de la Loi. C'était un code religieux et social en dix articles, le Décalogue, dont le premier commandement imposait le monothéisme le plus strict : « Tu ne feras de moi aucune image taillée... » (Ex 20, 2). C'était l'Alliance, c'est-à-dire le pacte de Dieu avec son peuple, alliance scellée par Moïse au nom du Seigneur par l'immolation d'une victime et l'aspersion de son sang : « Voici le sang de l'Alliance <sup>11</sup>... »

J'ai résumé très brièvement ces événements majeurs, parce que fondateurs de l'identité religieuse du peuple d'Israël. On pourra en trouver le récit complet dans le livre de l'Exode, aux chapitres 12-15, 19-20 et 24. À les lire, il saute aux yeux que les divers rédacteurs de ces textes ont narré les faits beaucoup plus dans un style d'épopée nationale que dans celui d'un strict compte rendu cinématographique, mais ce qui importe pour notre propos, ce ne sont pas tels ou tels détails pittoresques ou poétiques manifestement adventices, mais bien la substance des faits, et cette substance, dans ce cas précis de la Pâque juive, s'exprime par les trois faits capitaux suivants, à savoir :

- l'AGNEAU immolé et mangé au moment du grand « passage » de l'esclavage vers la liberté,
- l'EAU de la mer Rouge, sauvant le peuple hébreu et engloutissant les persécuteurs,

---

11. Cette « alliance » entre Dieu et son peuple constitue l'un des événements capitaux de l'histoire du peuple d'Israël. Le vocable hébreu qui l'exprime (*berith*) a été traduit en grec par le mot *diathêkê*, qui a deux sens : d'abord, et essentiellement, *alliance*, puis, tout à fait secondairement, *testament*. Les premiers traducteurs latins de la Bible, antérieurs à saint Jérôme, ont opté pour le second sens, qui a donné *testamentum*, soit Ancien Testament et Nouveau Testament. Il faut donc, au moins par la pensée, rétablir le mot « Alliance », si hautement significatif. Il s'agit donc de la première alliance, celle du Sinaï, entre le Seigneur et le peuple hébreu, et de la seconde alliance, celle conclue sur le Calvaire, par le sang du Christ, entre Dieu son Père et l'humanité prise en corps.

– le FEU de la théophanie du Sinaiï, sanctionnant l'Alliance entre le Seigneur Dieu et son peuple élu.

Avec une perception aiguë de ce qu'on appelle l'« analogie de la Bible », c'est-à-dire de la cohérence essentielle des deux Testaments, saint Paul déclare formellement : « Toutes ces choses sont arrivées en figure, et elles ont été mises par écrit pour notre instruction » (1 Co 10, 11). C'est ce qu'on nomme en terme technique la « typologie » de la Bible, d'un mot grec *typos*, dont l'équivalent français est le mot « symbole ». C'est l'explication de l'apophtegme de saint Jérôme déjà cité : « Ignorer les Écritures, c'est ignorer le Christ. » Traduisons : ignorer les « types » (les symboles) de l'Ancien Testament, c'est se condamner à ne rien comprendre à l'« antitype » (la réalité désignée et cachée sous les symboles), et, dans le cas présent, l'antitype, cette suprême réalité, n'est autre que le Christ et l'Église. Revenant donc à la formule de saint Augustin, je dirais volontiers : nous venons d'entendre les faits de l'Exode et de la Pâque juive, appliquons-nous maintenant à y découvrir l'antitype qui y était mystérieusement prophétisé et annoncé.

Reprenant donc le récit point par point, j'établis les correspondances suivantes entre les types et les antitypes :

- l'esclavage des Juifs en Égypte était le type de l'esclavage des hommes dans le mal et le péché ;
- la personne de Moïse, médiateur et libérateur des Juifs, était le type de la personne du Christ, médiateur entre son Père et les hommes, et libérateur de l'humanité ;
- l'agneau immolé et mangé au moment de la délivrance d'Égypte était le type du Christ, mangé mystiquement dans l'EUCCHARISTIE le jeudi saint et immolé physiquement sur la croix le lendemain vendredi saint ;
- l'eau de la mer Rouge qui sauve le peuple hébreu et anéantit ses poursuivants était le type du BAPTÊME, qui agrège les hommes à l'Église et pardonne toutes leurs fautes ;
- le feu du Sinaiï accompagnant l'Alliance entre Dieu et son peuple par la promulgation de la loi du Décalogue

était le type des langues de feu de la Pentecôte, confirmant, par l'effusion de l'Esprit d'amour, la loi d'amour fraternel promulguée par le Christ à la Cène, effusion chaque fois rappelée par la CONFIRMATION.

L'agneau, l'eau et le feu sont les trois clés permettant d'« ouvrir » le livre de l'Exode pour y découvrir le joyau du Mystère pascal chrétien<sup>12</sup>. L'agneau, l'eau et le feu, types de l'Ancienne Alliance, sont dévoilés dans les anti-types de la Nouvelle Alliance, c'est-à-dire la personne de Jésus immolé et mangé, ainsi que le baptême et la confirmation qui fondent l'Église. L'agneau, l'eau et le feu sont la synthèse du Mystère pascal, centre et pôle de tout le christianisme. La Pâque chrétienne, l'antitype, remplace le type de la Pâque juive, qui en était la figure et la prophétie : *Novum Pascha novae legis Phase vetus terminat*<sup>13</sup>.

### Le triduum pascal

Il convient maintenant de prendre en main les évangiles, pour revivre, ne fût-ce qu'un moment, le mystère un et trine du *Triduum sacrum* de la liturgie, qui exprime adéquatement la Pâque du Seigneur Jésus et qui actualise liturgiquement pour l'Église, chaque année et jusqu'à la fin du monde, sa propre Pâque, et le « passage » de l'humanité vers Dieu par sa médiation souveraine.

12. Le père DUPLOYÉ écrivait à ce sujet : « En dehors de cette connaissance savoureuse pénétrante du texte de l'Exode, pas d'intelligence possible du Mystère Pascal des chrétiens (souligné dans le texte). C'est à prendre ou à laisser. On ne comprend la réalité qu'à partir du type, ce qui veut dire qu'on ne comprend le Nouveau Testament qu'à la lumière de l'Ancien », Pie DUPLOYÉ, o.p., *Les Origines du Centre de pastorale liturgique*, Mulhouse, Salvator, 1968, p. 224.

13. Saint Thomas d'Aquin, prose pour la messe de la Fête-Dieu. En lisant cette admirable pièce, on demeure confondu devant la lumineuse clarté de ce poème, sourcé à la plus authentique théologie de l'Eucharistie.

Un an avant sa Passion, dans le contexte de la fête de la Pâque juive, à l'occasion du miracle éclatant de la multiplication des pains, Jésus en profita pour amorcer dans l'esprit de ses auditeurs, et spécialement de ses apôtres, ce qu'il réalisera le jeudi saint, dans la nuit de la Cène. Il faut avouer que les paroles de Jésus rapportées par saint Jean (Jn 6, 25-71) étaient quelque peu étranges et certainement pas faites pour plaire à ceux qui les entendaient. Qu'on en juge plutôt : « Procurez-vous non la nourriture périssable, mais la nourriture qui demeure pour la vie éternelle, celle que le Fils de l'homme vous donne... Moi, je suis le pain de la vie... C'est moi qui suis le pain vivant descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra à jamais. Et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. » On voit d'ici les auditeurs de ce discours pour le moins insolite se demander ce que signifiait cet appel très clair à pratiquer... l'anthropophagie !

Mais Jésus persiste et signe : « En vérité, en vérité je vous le dis : si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous ne posséderez pas la vie en vous-mêmes... Car ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage... C'est ici le pain descendu du ciel... Celui qui mange ce pain vivra à jamais. » Ce coup-ci, c'en est trop, car, dans la Loi, il est écrit : « Vous ne mangerez le sang d'aucune chair, car l'âme de toute chair, c'est son sang. Quiconque en mangera sera retranché » (Lv 17, 14)<sup>14</sup>. On comprend la note finale de saint Jean : « Dès ce moment, beaucoup de ses disciples cessèrent de le suivre et n'allèrent plus avec lui. »

Dans le texte fondamental de l'Exode, qui narre la première Pâque, celle où, pour la première fois, les Hébreux immolèrent et mangèrent l'agneau pascal, il est précisé que, chaque année, dans la nuit de la pleine lune de printemps, les enfants d'Israël devront faire un repas rituel anniversaire, avec un agneau et des pains azymes, afin de ne jamais oublier l'immense bienfait de leur libération de

14. Outre le passage que je viens de citer, l'interdiction formelle et absolue de manger du sang est répétée quatre autres fois dans la Loi : Lv 3, 7 ; 7, 26-27 ; 19, 26 et Dt 12, 23-25.

l'esclavage au pays d'Égypte, et, en conséquence, faire monter leurs actions de grâces vers le Seigneur : « Ce jour vous servira de mémorial, et vous le célébrerez comme une fête de Yahweh : vous la fêterez dans vos générations, selon une loi perpétuelle... Voici la loi de la Pâque... On la mangera dans la maison elle-même... et vous ne briserez aucun os... En souvenir de ce jour où vous êtes sortis d'Égypte, de la maison de servitude... on ne mangera pas de pain levé » (Ex 12, 14.43.46 ; 13, 3). Cette institution « perpétuelle » d'un repas pascal en famille, observée religieusement chaque année, finit, bien avant le début de l'ère chrétienne, par aboutir à l'élaboration de tout un cérémonial assez compliqué, donnant à ce « festin » un caractère manifestement liturgique. Pour le distinguer de tous les autres repas, les Juifs le désignent par un vocable spécifique, le mot *Seder*, que l'on peut traduire par « ordonnance » ; il s'agit de l'ordonnance rituelle du repas sacré de LA FÊTE de la PÂQUE<sup>15</sup>.

Très brièvement résumé, voici l'essentiel de l'« ordonnance » de ce repas liturgique, qui est le pôle de la spiritualité juive depuis l'Exode. L'agneau de la Pâque et les pains azymes sont liés, ces derniers étant le symbole de la nouveauté de la nature au printemps. La Pâque est essentiellement et par définition la fête du renouveau. Sur la table, entre autres choses, figurent un plat contenant les *matsoth*, galettes de pain sans levain, et une grande coupe à anses, et tout le rituel tourne autour de cette disposition. À un moment donné, on procédera à la fraction des *matsoth*, dont les morceaux, dans une corbeille, circuleront à la ronde. Quant à la coupe, quatre fois pendant le repas, elle sera remplie de vin rouge, et, elle aussi, elle passera à la ronde, la quatrième clôturant le *Seder*<sup>16</sup>.

15. Le texte hébreu et la traduction française du rituel du *Seder* ont été publiés par les rabbins Back et Edmond Fleg, sous le titre *Haggada de Pâque*, paru en 1962 chez Robert Morel (édition numérotée).

16. Pour une raison que je ne connais pas, l'usage de la coupe unique a aujourd'hui disparu. Elle a été remplacée par des verres ou des gobelets individuels.

Entre-temps sera donnée lecture du récit de la Pâque (Ex 12) et, en action de grâces envers Dieu pour la libération d'Égypte, on chantera le *Hallel*, c'est-à-dire les psaumes commençant par le mot *Alleluia*, qui signifie « louons Dieu ».

Munis de cette explication, écoutons saint Luc après que Jésus eut envoyé Pierre et Jean faire les préparatifs. « Lorsque l'heure fut venue<sup>17</sup>, il se mit à table, et les apôtres avec lui ». Et il leur dit : « J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous avant de souffrir » (Lc 22, 7-15).

Le témoignage des trois évangiles synoptiques est absolument formel : le soir du jeudi saint, Jésus a pleinement observé les prescriptions légales et a fait le *Seder* avec ses apôtres<sup>18</sup>, au cours duquel il a inséré l'institution de l'Eucharistie : « Ayant pris le pain<sup>19</sup> et ayant rendu grâces, il le rompit et le leur donna en disant : "Ceci est mon corps, donné pour vous. Faites cela en mémoire de moi" » (Lc 22, 9). C'est le rite de la fraction des *matsoth*, décrit plus haut. « Et ayant pris la coupe de la même manière, après le repas, il la leur donna en disant : "Cette coupe est la nouvelle alliance dans mon sang, répandu pour vous" » (Lc 22, 20). La mention précise, « après le repas », indique clairement qu'il s'agit de la quatrième et dernière coupe du *Seder*, bue à la ronde fraternellement après le chant d'actions de grâces des psaumes du *Hallel*.

17. Mt 26, 20 et Mc 14, 17 ont soin de préciser : « Le soir venu ». Le *Seder* était un repas nocturne, la nuit de la pleine lune de printemps.

18. On sait que les exégètes butent sur la difficulté suivante, à savoir que la chronologie de Jean ne cadre pas parfaitement avec celle des synoptiques. Le problème est impossible à résoudre pleinement. Avec un très grand intérêt, on consultera l'ouvrage fondamental – d'une érudition torrentielle –, de J. JEREMIAS, *La Dernière Cène, les paroles de Jésus*, Paris, Éd. du Cerf, coll. « Lectio divina » 75, 1972. Cet auteur prouve que le dernier repas de Jésus, dans la nuit du jeudi saint, a bien été le *Seder*.

19. Mt 26, 26 et Mc 14, 22 précisent : « Pendant qu'ils mangeaient. »

L'eucharistie est donc le fruit dont la coque était le *Seder*. Il faut « ouvrir » le *Seder* pour y trouver l'eucharistie. Sur cette vérité absolument essentielle, le père Duployé s'est exprimé en des termes frappants : « Il n'appartient à personne de refaire l'Eucharistie chrétienne en faisant abstraction des supports historiques qui l'ont conditionnée il y a vingt siècles, lors de son institution. Il n'appartient à personne de dissocier la première Eucharistie chrétienne du rituel juif qui lui sert de support. Il n'appartient à personne, voulant parler du mystère de l'Eucharistie, d'oublier la Pâque. Les références à la Pâque juive commandent l'intelligence de l'Eucharistie... La messe est la ritualisation de la Pâque. Toute messe est pascalle... Elle est la ritualisation du "passage" du Christ de la mort à la résurrection... Et nous-mêmes, nous "passons" avec le Christ de la mort à la vie, et, quand la messe est terminée, nous sommes pascalisés<sup>20</sup>. »

### La typologie pascalle

C'est ici le lieu de se rappeler ce que j'ai dit plus haut sur la complémentarité des types et des antitypes, la complémentarité des symboles et des réalités qu'ils représentent, en les mettant en parallèle et en présentant exactement la succession des faits et des événements d'abord dans le cadre de l'Exode, puis dans le cadre des Évangiles et du Nouveau Testament. Je dresse donc le triple parallèle suivant.

#### – Parallèle Moïse-Jésus

Les Juifs étaient esclaves en Égypte, ils furent libérés par Moïse, qui ordonna l'immolation de l'agneau et c'est la Pâque juive.

Les hommes étaient esclaves du péché et du mal, ils furent libérés par Jésus par son immolation sur la croix, et c'est la Pâque chrétienne.

20. P. DUPLOYÉ, p. 228-229.

– Parallèle *Seder*-Cène

Les Juifs faisaient le banquet pascal du *Seder* en mangeant l'agneau, en action de grâces pour leur exode d'Égypte.

Les chrétiens feront le banquet pascal de la Cène, où ils mangeront l'Agneau, en action de grâces pour leur exode du péché. Le mot « eucharistie » est un mot grec signifiant action de grâces, c'est-à-dire remerciement.

– Parallèle agneau-Agneau

Les Juifs mangeaient physiquement l'agneau typique.

Les chrétiens mangeront mystiquement l'Agneau anti-type, l'Agneau véritable, le Christ, sous les types (les symboles) du pain et du vin, avec cette différence essentielle que l'agneau de Moïse n'était qu'un type « creux », alors que le pain et le vin de la Cène sont des types « pleins » pleins de la présence mystérieuse du Christ, notre Agneau pascal sauveur.

La conséquence de ce qui précède est qu'on doit nécessairement poser la question essentielle suivante : quel fut le but poursuivi par Jésus en instituant l'eucharistie ? Quel était son objectif profond ? La réflexion approfondie de l'Église des premiers chrétiens a su discerner quatre motifs, qui sont autant d'invitations discrètes adressées à tous ceux qui y participent.

– Le pain (le Corps) et le vin (le Sang), *séparés* sur l'autel, symbolisent la séparation du Corps et du Sang du Christ sur la croix. Par leur seule présence concomitante, ils invitent à se souvenir du calvaire et du sacrifice du Christ, dont ils sont, au sens le plus fort du terme, le « mémorial » efficace.

– Le pain et le vin *partagés* (fraction du Pain) entre les frères sont pour eux une invitation pressante à « partager » entre eux dans la charité du Christ. C'est le sens profond du lavement des pieds à la Cène. C'est exactement le contraire de l'égoïsme congénital de l'homme.

– Le pain et le vin, *mangé* et *bu* dans la communion, sont une invitation à interioriser chaque fois davan-

tage, et au plus profond de nos âmes et de nos cœurs le commandement d'amour des frères, promulgué par Jésus au cours de la Cène.

– Le pain et le vin *séparés, partagés, mangé et bu*, sont une invitation discrète à élever nos esprits, nos cœurs et nos corps vers ce que saint Paul appelle « les choses d'En-Haut <sup>21</sup> », qui, présentement, nous sont encore voilées, mais qui se révéleront en pleine lumière à la fin du monde. L'Eucharistie a une dimension eschatologique.

Pour résumer et synthétiser tout ce qui vient d'être dit, je formulerai volontiers la proposition suivante : dans l'Eucharistie, il y a du passé, il y a du présent et il y a du futur. Il y a du passé, car elle est le mémorial efficace du Calvaire, il y a deux millénaires. Il y a du présent, car c'est dans leur vie présente que les disciples du Christ ont à pratiquer le plus pleinement possible le commandement essentiel de la charité, et, pour ce faire, à l'intérioriser toujours davantage au plus profond de leurs cœurs. Il y a du futur, car, par son « passage » de la mort à la résurrection, le Christ nous entraîne à « passer » dans son Royaume, qui s'épanouira définitivement à la fin des temps. « J'attends la résurrection des morts » fait dire à ceux qui le récitent le symbole de Nicée – Constantinople.

### **La religion nouvelle**

Le Mystère pascal est le centre et le pôle incontournable de la religion chrétienne, exactement comme il est, à sa manière, le centre et le pôle de la religion juive. Ici encore,

---

21. « Si vous êtes ressuscités avec le Christ (par la foi et le baptême), recherchez les choses d'En-Haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu. Ayez le goût des choses d'En-Haut, plus que de celles de la terre. Car vous êtes morts (à l'égoïsme) et votre vie (spirituelle) est cachée avec le Christ en Dieu. Lorsque le Christ votre vie apparaîtra (à la Parousie), alors vous apparaîtrez vous aussi dans la gloire » (Col 3, 1-4).

je cède la parole au père Duployé : « C'est au moment où il promulgue la loi nouvelle, la loi de charité, que le Christ institue l'Eucharistie. Institution du rite et promulgation de la loi seront étroitement liées : J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous. Au Cénacle, l'amour se révèle et fonde sa liturgie. L'amour, pour s'institutionnaliser, ratifie le rite, et le rite n'a de sens que dans la mesure où il exprime l'amour... Dire de l'Eucharistie chrétienne qu'elle est le renouvellement sacramentel du repas qui a ritualisé la Croix, c'est dire qu'on n'atteindra la Croix qu'en passant par la Cène. La révélation du mystère des mystères... s'est faite au cours d'un repas... Un vrai repas. Le repas par excellence. La Cène. Chaque repas est une institution d'amour et de communauté entre les hommes. Celui-ci est le repas de la communauté humaine par excellence... C'est un repas d'une solennité sans précédent. D'une part, c'est un repas d'adieu : un monde finit. Mais c'est aussi un repas inaugural : un monde commence. C'est un repas de "passage", un repas pascal. Les choses anciennes ont pris fin, et l'Église commence. Le Royaume, après avoir été prêché pendant trois ans, est inauguré. Au milieu de la table, le Roi du monde promulgue la Loi Nouvelle, caractéristique du nouveau Règne. Le seul secret, sur la terre comme au ciel, c'est qu'il n'y a que l'amour, c'est que Dieu est amour... Au cours du banquet pascal, le Christ révèle à ses apôtres le Nom propre de Dieu, qui est Charité, et le mystère de l'adoption et de la filiation divine <sup>22</sup>. »

Quiconque a des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, un esprit ouvert pour comprendre l'Écriture et un cœur aimant Dieu et ses frères, est invité à oser s'approcher de ce *mysterium tremendum et fascinans*, à participer à ce « banquet fraternel et sacré », et à s'asseoir autour de cette « table redoutable ». C'est là qu'est célébrée la « Divine Liturgie », qui est le *Seder* chrétien. C'est là où la sainte Pâque du Christ et de son Église est mystérieusement actualisée. Le pain et le vin ordinaires se trouvent sur la table familiale, au rez-de-chaussée : pour trouver le pain

22. P. DUPLOYÉ, p. 233-234, 263.

et le vin sur la table de la Cène, il faut monter à *l'étage*, dans la chambre haute. Il faut monter à la montagne pour percevoir, dans le mystère, le visage transfiguré de Jésus. « Que celui qui peut comprendre comprenne » (Mt 19, 12).

Il convient ici de se rappeler ce que j'ai expliqué dans l'introduction à propos des idées géographiques et astronomiques des anciens, qui avaient imaginé l'existence d'une immense caverne à l'intérieur du disque de la terre, caverne dans laquelle « descendaient » les âmes des morts pour continuer à vivre éternellement une vie misérable dans le silence total et l'obscurité absolue. En face de cette idée « descendante », je place le texte du symbole des apôtres : « Je crois... en Jésus Christ... qui... a été crucifié, est mort et a été enseveli, *est descendu aux enfers*, le troisième jour *est ressuscité* des morts, est *monté* aux cieux... ». Je l'ai déjà dit et je le répète : toutes les religions de l'Antiquité méditerranéenne étaient « descendantes » : seule la religion du Christ est « montante ». Comme toutes les âmes, l'âme du Christ expirant sur la croix est « descendue » dans la caverne des enfers, mais ce fut pour en briser les portes, et, dans le mouvement de sa résurrection, en « monter » dans la lumière, entraînant avec elle toutes les âmes captives éblouies. « Aujourd'hui, notre Sauveur a brisé les portes et les serrures de la mort. Il a détruit les verrous des enfers et a renversé la puissance du diable <sup>23</sup>. » C'est la parole de Jésus en croix au bon lar-

---

23. Bréviaire romain, 4<sup>e</sup> répons des matines du samedi saint. Je profite de ce texte biblique et liturgique pour faire une très importante remarque. Il est bien évident que cette idée d'une caverne, habitacle des âmes des morts, est une image purement anthropomorphique, qui n'a évidemment aucune réalité physique. Mais l'homme incarné ne peut s'exprimer que par des choses sensibles, car *Nihil in intellectu nisi priusquam in sensu*. Or, de par leur nature même, les âmes, comme Dieu lui-même, échappent totalement à l'espace et au temps, et donc aux sens. Je laisse aux « porteurs de cuculles et théologastres ignorants » (François Rabelais) le soin d'élucubrer d'admirables théories et de mirobolantes explications sur ces choses que nous devons croire dans le mystère et qui nous échappent *toto caelo*. Il y a dans l'Écriture une parole redoutable : « Celui qui scrute la Majesté sera écrasé par la Gloire » (Pr 25, 27).

ron : « En vérité, je te le dis : aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis » (Lc 23, 43), c'est-à-dire : tu seras « en haut » et non plus « en bas », dans la lumière et non plus dans les ténèbres.

La religion est un fait sociologique incontournable. Mais où trouver Dieu ?

### La nouveauté de l'Incarnation

Dans le judaïsme, le pôle visible de la religion était le temple de Jérusalem, cœur spirituel et véritable « Demeure » – le mot est spécifique – où Yahweh, le Dieu unique, « habitait » invisiblement au milieu de son peuple élu. Sa partie centrale comprenait deux salles en enfilade. Dans la première, le « Saint », les prêtres entraient journalièrement pour assurer le culte et faire fumer l'encens, symbole de la prière qui monte vers le ciel. Dans la seconde, le « Saint des Saints » – expression superlative – où régnait une ombre mystique, personne n'entrait, sauf, une fois par an, le jour des expiations (Yom Kippour), le grand prêtre seul, portant une coupe contenant le sang de la victime expiatoire et un encensoir fumant, offrant le tout pour la rémission des péchés du peuple et de ses propres péchés. L'épître aux Hébreux explique que tout ce rituel, comme celui de la Pâque, était « typique », c'est-à-dire symbolique, du rôle du Christ Sauveur. Le saint des saints du temple de Jérusalem était le « type » dont l'« antitype » sera le « naos supernal » dont parle le Pseudo-Denys, c'est-à-dire le Paradis céleste, la vision de Dieu « face à face » (1 Co 13, 12), « tel qu'il est » (1 Jn 3, 2). Le grand prêtre juif, homme imparfait, qui y entrait une fois par an pour la grande expiation, et qui était obligé de recommencer chaque année, était le « type » dont l'« antitype » sera le Seigneur Jésus Christ, Grand Prêtre éternel selon le type de Melchisédech (Ps 109, 4), seul et unique prêtre au monde, parce que Fils de Dieu et Dieu lui-même, capable de faire efficacement et absolument la liaison entre le Ciel, à savoir son Père, et la terre, à savoir les hommes. « Mais

le Christ est venu comme grand prêtre des biens à venir... et c'est au prix de son propre sang, et non avec le sang des boucs et des taureaux, qu'il est entré une fois pour toutes dans le Sanctuaire, nous rachetant pour l'éternité » (He 9, 11-12). En Jésus, le Prêtre et la Victime, l'Agneau pascal, s'identifient.

Mais Jésus n'est pas un égoïste, il ne « monte » pas seul, dans je ne sais quel glorieux solipsisme : à sa suite, il entraîne l'humanité. Un auteur oriental anonyme (v<sup>e</sup> siècle)<sup>24</sup>, amateur d'images subtiles, aimait comparer le Christ à une aiguille, une aiguille divine, « descendue » sur la terre et douloureusement percée, lors de la Passion, par les clous de la croix, et dans le chas ainsi formé a été engagé le fil de l'humanité. En « montant », l'aiguille entraîne tout le fil à sa suite. Volontiers, j'y ajouterai une comparaison moderne, que j'aimais développer devant mes élèves, jeunes ou moins jeunes, à savoir celle du chemin de fer. On voit dans les gares des wagons immobiles sur des voies de garage, qui n'ont évidemment aucun moyen de se mettre en marche tout seuls. Ils demeureraient donc toujours immobiles si une locomotive ne venait les entraîner. Les wagons représentent les individus humains, et la locomotive, c'est le Seigneur Christ. Ainsi donc notre Grand Prêtre, le Seigneur Jésus, est « descendu » sur la terre pour que les wagons humains puissent s'y accrocher et donc « monter » avec lui. La « Bonne Nouvelle » de l'Évangile, c'est que, désormais, la « descente » est transformée en « montée ».

### Les sacrements de la Pâque

La question qui se pose alors est la suivante : comment les wagons ont-ils la possibilité de s'accrocher à la locomotive ? Comment les hommes peuvent-ils s'accrocher au

24. Il s'agit de l'*Opus imperfectum in Mattheum*, cité par Henri de LUBAC, *Catholicisme*, Paris, Éd. du Cerf, coll. « Unam sanctam » 3, 1938, p. 13, n° 1.

Christ Sauveur pour « monter » avec lui au Ciel, auprès de son Père ? La réponse, réponse qui comporte des lumières et des ombres, a été donnée par Jésus lui-même aux apôtres après sa résurrection : « Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit » (Mt 28, 19). Le baptême, le bain d'eau, est donc la porte par laquelle on entre dans l'Église, la porte qui ouvre sur la communauté fraternelle de ceux qui croient à Jésus et à son message de vie, la porte qui permet de s'agréger au Corps mystique du Christ. C'est dans cette communauté que l'on peut recevoir les dons du Saint-Esprit et participer au banquet sacré et fraternel de l'eucharistie. On voit par là que le point de vue social est premier par rapport au point de vue individuel, qui est second. Le membre individuel est sauvé parce qu'il fait partie du corps social. En entrant dans l'Église par le baptême, le chrétien est « configuré au Christ » (Ph 3, 10), il a « revêtu le Christ » (Ga 3, 27), il est un homme nouveau, il est devenu « l'azyme de pureté et de vérité » (1 Co 5, 8). Il doit donc mourir au péché pour vivre dans la lumière de l'amour divin. Il faut relire ici l'admirable synthèse paulinienne sur le saint baptême (Rm 6, 3-5).

### La préparation

C'est ici le cas où jamais d'évoquer la splendeur de ces cérémonies pascales et baptismales à Rome aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, à une époque où de très nombreux païens demandaient à entrer dans l'Église en recevant le saint baptême. On me permettra de m'y attarder plus que quelques instants, pour mettre le lecteur au fait.

Dès le III<sup>e</sup> siècle apparaît le catéchuménat, qui deviendra une institution à partir du siècle suivant, après la paix de l'Église (313). C'était un temps de préparation et de probation auquel on soumettait les païens adultes qui désiraient devenir chrétiens. La première chose à faire, c'était de les instruire, et, sur un espace de temps pouvant aller jusqu'à trois ans, les postulants recevaient, sous forme de

réunions et de prédications, les éléments essentiels de la foi chrétienne, afin, comme le dit si joliment le grand saint Augustin, qu'ils croient en écoutant, qu'ils espèrent en croyant et qu'ils aiment en espérant. Ils étaient admis à l'église le dimanche avec les fidèles, mais séparés d'eux, pour participer à la liturgie de la Parole puis, après l'homélie, le diacre disait : « Catéchumènes sortez ! Plus un catéchumène ici ! » et il les congédiait, car ils ne pouvaient encore participer au mystère eucharistique, ni même y assister en simples spectateurs, à cause de ce qu'on appelait à l'époque la « discipline de l'arcane ». Ils étaient appelés *audientes*, c'est-à-dire « auditeurs », car ils étaient les sujets de la « catéchèse », c'est-à-dire de la formation religieuse de leurs esprits et de leurs cœurs par les paroles des Écritures, lues et commentées par leurs prédicateurs.

On sait avec quelle insistance, moins d'un quart de siècle après l'Ascension du Seigneur, saint Paul parlera de la connexion essentielle entre le mystère du baptême d'une part et le mystère de la mort et de la résurrection en Jésus d'autre part (Rm 6). C'est le même saint Paul qui voit dans le rite de l'immersion et de l'émersion du baptisé dans la fontaine baptismale la configuration de celui-ci à l'archétype, le Christ, enseveli dans le sépulcre (mouvement de descente) et en émergeant, triomphant et ressuscité (mouvement de montée). On ne sera dès lors pas étonné d'apprendre que, dès la fin du II<sup>e</sup> siècle (Tertullien), la sainte nuit de Pâques ait été choisie pour administrer le saint baptême. C'était là le point capital et central autour duquel tournait toute la catéchèse, la discipline et la pratique liturgique de l'Église.

À Rome, donc, au V<sup>e</sup> siècle, lorsque les responsables du catéchuménat jugeaient et estimaient que leurs « auditeurs » étaient devenus capables de comprendre ce qu'était le baptême et de demander à le recevoir en connaissance de cause, avec toutes les conséquences que cela entraînerait pour leur vie personnelle et sociale, ceux-ci étaient invités à poser leur candidature et à demander à être inscrits sur le rôle des baptêmes de la prochaine Vigile pascale. Désormais ils ne sont plus de simples *audientes*, de simples « auditeurs », mais ils sont devenus, par leurs

démarches acceptées, des *electi*, des « élus », appelés qu'ils sont à entrer dans l'alliance nouvelle en Jésus-Christ et faire partie du « peuple de Dieu » en devenant fils de la promesse. Cette inscription solennelle et officielle coïncidait avec le début du temps du Carême, qui prit rapidement l'allure d'une grande retraite baptismale, pendant laquelle l'ensemble de la communauté chrétienne accompagnait par la prière et le jeûne, à l'image du Christ au désert, la progression spirituelle des futurs initiés, revivant ainsi en elle-même son propre cheminement de naguère vers le sacrement de la régénération. Admirable psychologie !

Pour les « élus », le Carême était ponctué par trois « scrutins », qui se déroulaient trois dimanches de suite, pendant la messe solennelle, devant toute l'assemblée des fidèles. Ce mot, qui a ici une tonalité spécifique, désigne une sorte de probation et d'examen des candidats pour s'assurer de leur jeune « science » et de leurs intentions. Les titres de ces trois séances étaient significatifs. C'était d'abord *in aurium apertione*, « pour l'ouverture des oreilles » et donc des esprits et des cœurs aux choses sublimes de Dieu par l'Écriture sainte. C'était ensuite *in traditione symboli*, énoncé du *Pater* et du *Credo* assorti d'explications substantielles et prolixes sur le sens profond de ces deux textes essentiels. C'était enfin *in redditu symboli*, pour la récitation par cœur par les élus de ces deux formules, qui sont les plus sacrées de l'Évangile et de la Tradition, et qui résument magnifiquement toute la foi de l'Église.

La matinée du samedi saint, du Grand Samedi comme disent les Églises orientales, était pour les « élus » le moment de leur ultime préparation à leur baptême. C'est pendant cette dernière réunion antébaptismale que se déroulaient les trois rites suivants, hautement suggestifs. D'abord celui de l'*Effeta*, reproduisant sur eux le geste de Jésus guérissant un sourd par l'attouchement de ses narines et de ses oreilles en prononçant ce mot, plein de sens pour les « élus » et qui, en araméen – la langue de Jésus – signifie : « ouvre-toi » (Mc 7, 32-35). Puis la triple renonciation à Satan et au Mal, qui revêtait une forme hautement significative, et parfois presque dramatique. Et enfin l'onction

pratiquée avec l'« huile d'exorcisme », appelée plus tard « huile des catéchumènes », qui faisait une allusion, explicite à l'époque, au combat des gladiateurs dans l'arène. Avant le combat, on oignait d'huile leurs membres pour que les prises de l'adversaire soient rendues très difficiles. De même, l'« élu », qui aura toute sa vie après son baptême à mener le bon combat contre la tentation et le mal, était symboliquement oint d'huile sainte pour que le démon « glisse » et ne puisse le saisir. Admirable symbolisme !

### La sublime veillée pascale

*Sabbato sancto in nocte sancta. Statio ad Lateranis.* C'est par ce titre infiniment suggestif que s'ouvre, dans les vieux sacramentaires, la merveilleuse liturgie de la Veillée pascale. Elle se déroulait somptueusement dans le cadre grandiose de la basilique Saint-Jean-de-Latran, la cathédrale de Rome, et dans le merveilleux baptistère de Constantin, et elle était le sublime sommet de toute l'année liturgique<sup>25</sup>. On ne peut évoquer aujourd'hui ces splendeurs passées sans vibrer intensément et se sentir en étroite, intense et totale communion avec ces nouveaux chrétiens qui, dans la même nuit, la nuit la plus sacrée de l'année, la nuit anniversaire de la résurrection de Jésus, participaient aux trois sacrements qui les agrégeaient à jamais à la personne humano-divine du Christ Sauveur, et, en les rendant *divinae consortes naturae*, les accueillait fraternellement dans la sainte Église et dans la lumière de l'Esprit-Saint.

On imagine volontiers la basilique rutilante des flammes vivantes de mille cierges. Une foule énorme se pressait dans sa nef, avide de revivre une fois de plus ces moments

25. Dès la fin du II<sup>e</sup> siècle, au témoignage de Tertullien (*De baptismo* 19 – PL 1, 1922 ; SC 35), les baptêmes prévus pour la Pâque et qui, pour une raison ou pour une autre, n'avaient pu avoir lieu, étaient reportés *in vigilia Pentecosten*. Dans les sacramentaires grégorien et gélasien ancien, la liturgie de cette veillée était le décalque pur et simple de la veillée pascale.

particulièrement privilégiés. Les « élus », groupés ensemble, étaient dans la douce et brûlante expectative de ces instants suprêmes où ils allaient devenir en toute vérité les fils du Père, leur créateur, les frères du Christ, leur sauveur, et les temples du Saint-Esprit, leur sanctificateur. Au moment voulu, une procession solennelle s'instruisait pour « descendre » au baptistère, illuminé *a giorno*. Au chant du *Sicut cervus desiderat ad fontes aquarum* (Ps 41), les « élus » s'avançaient lentement, suivis des diacres et des prêtres qui allaient les baptiser. Le pape lui-même fermait la marche, précédé par deux acolytes portant deux cierges majestueux, *staturam hominis habentes*. Le spectacle était féérique et inouï.

« Au centre du baptistère se trouvait la piscine octogonale. Du milieu de l'eau surgissait un grand candélabre de porphyre terminé par une vasque d'or, pleine de baume, où brûlait une mèche d'amiante, répandant à la fois la lumière et le parfum. Sur un des côtés de la piscine s'élevaient deux statues d'argent, le Christ et saint Jean-Baptiste, ayant entre eux un agneau d'or avec la devise : "Voici l'Agneau de Dieu, qui enlève le péché du monde." Au-dessous de cet agneau jaillissait un jet d'eau qui se déversait dans la piscine. Sept têtes de cerf, disposées sur les côtés, laissaient aussi s'échapper des jets d'eau <sup>26</sup>. »

S'approchant de la piscine, le pontife élevait la voix pour proclamer sur cette fontaine une admirable formule de bénédiction, laquelle comportait une épiclèse demandant sur elle la descente du Saint-Esprit. Cette longue prière terminée, le pape baptisait lui-même quelques « élus », puis, confiant ce ministère aux prêtres et aux diacres présents, il se retirait dans un oratoire adjacent pour y administrer le sacrement de confirmation. Chaque élu descendait dans la piscine où, à une triple profession de foi trinitaire, correspondait une triple immersion, le configurant à jamais au Christ mort et ressuscité. Remontant alors de la piscine, le « néophyte », c'est-à-dire la « nouvelle

26. Louis DUCHESNE, *Origines du culte chrétien*, 5<sup>e</sup> édition, Paris, 1925, p. 328.

plante » dans le jardin de l'Église, recevait incontinent une onction sur le sommet de la tête avec l'huile parfumée du saint chrême, onction qui n'était que la matérialisation de l'épiclese dont je viens de parler. On le revêtait alors d'une robe blanche, l'aube<sup>27</sup>, et on le présentait au pape, qui le marquait, sur le front cette fois, d'une nouvelle onction de saint chrême, constituant le sceau du don du Saint-Esprit, la confirmation, et agrégeant ainsi définitivement le nouveau chrétien « à la race choisie, au sacerdoce royal, à la nation sainte et au peuple acquis » dont parle saint Pierre (1 P 2, 9).

Baptême et confirmation terminés, le long cortège des heureux « néophytes », tout de blanc vêtus, « montait » alors du baptistère dans la basilique au chant d'une triomphale litanie des saints, et ces néophytes, rayonnant de joie, se groupaient pour former autour du pape une couronne splendide d'une éclatante blancheur. Le chant du *Gloria in excelsis Deo*, que l'on n'entendait plus depuis de longues semaines, retentissait alors avec une vigueur et une fraîcheur renouvelée, et, pour la première fois de leur vie, les « jeunes plantes » littéralement transportées d'allégresse, étaient invitées à « monter à l'étage », à « monter » à la chambre haute de la Cène, pour y être admis à participer fraternellement au partage du pain et du vin de l'Eucharistie avec toute l'immense communauté des croyants. Point n'est besoin d'être un grand clerc pour comprendre l'impression ineffaçable et l'impact impérissable produits dans les esprits et dans les cœurs de tous ceux qui en étaient les acteurs par cette sublime liturgie se déroulant

---

27. Ils revêtiront cette robe blanche chaque jour de la semaine pascale, et ils ne la quitteront que le samedi suivant *in albis deponendis*, octave de leur baptême. Les sacramentaires grégorien et gélasien ancien présentent, pour chacun de ces jours, d'admirables formulaires de messe, auxquels les néophytes étaient conviés comme pour prolonger cette fête pascale dont ils avaient été les enfants chéris et privilégiés. Au bout de l'an, à la date anniversaire de leur baptême, on les conviait de même à participer à une messe spécialement instituée à cette intention, la *Missa in Pascha annotina* heureusement conservée par le sacramentaire gélasien ancien.

dans la plus sainte des nuits. On le voit, la merveilleuse veillée pascale, orchestrée avec amour dans les basiliques romaines, synthétisait dans un chatoiement de rutilants symboles les trois clés du livre de l'Exode : l'eau du Baptême ; le feu de la Confirmation dans le Saint-Esprit de la Pentecôte ; l'Agneau pascal immolé et glorieux, mangé et bu fraternellement dans la communion.

### La Pâque chrétienne

On me permettra, en relation étroite avec ce qui précède, de citer trois textes de haute époque, infiniment révélateurs de cette vision biblique de la Pâque chrétienne. Le premier est emprunté à une hymne célèbre, *Ad regias Agni dapes*, due au talent poétique et mystique du grand saint Ambroise, évêque de Milan au IV<sup>e</sup> siècle. En voici les quatre premières strophes.

Au festin royal de l'Agneau, revêtus de robes blanches, après le passage de la mer Rouge, chantons au Christ notre Chef.

C'est lui dont la divine charité nous donne à boire son sang sacré : son amour est le prêtre qui immole les membres de son corps divin.

L'ange dévastateur recule devant le sang dont sont marquées les portes, la mer divisée s'enfuit et les ennemis sombrent dans les flots.

Aujourd'hui notre Pâque c'est le Christ, car c'est lui la victime pascale : il est, pour les âmes pures, le vrai pain azyme de vérité<sup>28</sup>.

Le deuxième texte est tiré de l'inscription que le pape Sixte III, au V<sup>e</sup> siècle, fit apposer dans le célèbre baptistère constantinien du Latran :

Ici naît pour le Ciel un peuple de race divine, engendré par l'Esprit qui a fécondé ces eaux. La Mère Église enfante

28. *Liturgie des Heures*, hymne du Temps pascal : t. 2, p. 402-403 ; *Prière du temps présent*, p. 354-355.

en ces ondes le fruit virginal conçu par la vertu de l'Esprit. Aucune différence entre ceux qui renaissent : ils sont un par un unique bain, un par un unique Esprit, un par une unique foi.

Quant au troisième texte, il est tiré de l'inscription anonyme placée à la même époque dans la chapelle de la confirmation, attenante au baptistère du Vatican (?) :

Toi qui fus engendré par ces eaux, viens à l'unité, où t'appelle l'Esprit-Saint pour te combler de ses dons <sup>29</sup>.

Il n'est pas jusqu'à trois inscriptions funéraires, gravées dans le marbre, qui, à leur manière, laissent entrevoir le puissant impact de la veillée pascale sur les esprits des chrétiens de l'époque. Toutes trois sont relatives à des fidèles décédés pendant la veillée. Les voici dans la simplicité de leur libellé.

La première, chronologiquement, provient du cimetière Sainte-Mustiola de Chiusi, l'antique *Clusium* (Étrurie). En voici le libellé : « Aurelius Melitius, un petit enfant chrétien fidèle, en pèlerinage, fut déposé ici ; il a vécu 4 ans et 2 jours ; il est mort un jour de Saturne (samedi), lors de la vigile de la nuit pascale ; il fut privé de la vie lors de la cinquième oraison. Il fut enseveli le jour du soleil (dimanche), le 6 des calendes d'avril », c'est-à-dire le 25 mars qui, au IV<sup>e</sup> siècle, correspond à Pâques en 354, 363 ou 376 <sup>30</sup>.

La deuxième inscription a été trouvée à Lyon, en 1806, dans le quartier de Saint-Just. Il s'agit d'une jeune fille de vingt ans, décédée pendant la veillée pascale : « Ici repose

29. Ces deux inscriptions sont citées par Henri DE LUBAC, p. 54.

30. *Aurelius Melitius infans cristalianus fidelis peregrinus hic positus est, qui vixit annis III dies duo qui defunctus est diae Saturni Pascale noctis ipsius pervigilatio, oratione quinta vita privatus est et sepultus diae Solis VI kal. Aprilis. PF. FK.* Voir J.-B. DE ROSSI, *Inscriptiones christianae urbis Romae VII<sup>e</sup> saeculo antiquiores*, t. I, Rome, 1857, p. 325-326 ; notice en DACL t. 3, 1, col. 1395, et en *Ephemendes liturgicae* 66, 1952, p. 239.

la belle Mercurina, qui vécut vingt ans ; elle mourut le 13 des calendes de mai, vigile de Pâques, sous le consulat de Calipius clarissime » ; la date du 19 avril (13 des calendes de mai) et le nom du consul Calipius fixent exactement ce fait en l'année 447<sup>31</sup>.

Quant à la troisième, elle provient de la basilique Sainte-Praxède à Rome, et elle concerne également une jeune fille, qui était peut-être une moniale (*virgo sacra*) décédée elle aussi pendant la vigile pascale : « En ce sépulcre repose la jeune fille vierge sacrée B. M. Alexandra qui, reçue au ciel, mérita de rencontrer le Christ, digne de recevoir la récompense éternelle lors de la résurrection. Elle fut ensevelie ici le 7 des calendes d'avril, un samedi des saintes vigiles, sous le consulat de F. L. Asturius clarissime » ; la mention du consul Asturius et l'indication du 25 mars pour le dimanche de Pâques datent formellement cette inscription de l'année 449<sup>32</sup>.

La lecture attentive de tout ce qui précède aura convaincu le lecteur que le mot « Pâque » est le mot-clé de tout l'Ancien Testament comme de tout le Nouveau Testament<sup>33</sup>. Pâque, c'est « passage ». Le mot sacré de Pâque ne désigne pas un état statique, immobile, figé, sclérosé, mort, fossilisé. Il désigne, bien au contraire et essentiellement, un dynamisme vivant, agissant, allant d'un point à un autre, et ce mouvement concerne fondamenta-

31. *Iacet decora Mercurina qui vixit annos XX, oviit (sic) XIII kal. Maias vigelia Pasce, Calipio v.c. cons.* Voir Edmond LE BLANT, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIII<sup>e</sup> siècle*, t. 1, Paris, 1861, p. 74 ; notice en DACL t. 10, 1, col. 275, n. 10 et fig. 7291.

32. *In hoc sepulcro requiescet puella virgo sacra B.M. Alexandra, quae recepta caelo meruit occurrere Christo ad resurrectionem praemium aeternum suscipere digna. Hec dep. VII kal apriles die sabbati vigiliis sacras, cons. F.L. Asturio v.c. consule.* Voir J.-B. DE ROSSI, p. 325-326 ; notice en DACL t. 14, 2, col. 1699, n. 4.

33. Qu'on me permette un souvenir personnel. Dans ma naïve jeunesse sacerdotale, j'avais écrit à mon maître vénéré, le Père de Lubac, pour m'enquérir auprès de lui de textes concernant ce mystère essentiel. Il me répondit : « Vous me demandez des références concernant le Mystère pascal ? La Pâque, c'est tout le dogme, toute la morale, toute la liturgie, toute la religion » (Lettre du 3 mars 1940).

lement et d'abord la personne adorable du Sauveur, mais, et non moins fondamentalement, dans la foulée, chaque individu, chaque personne humaine. Le point de départ, pour chacun, c'est notre cher petit égoïsme congénital, l'amour de soi, l'amour qui prend, que saint Augustin a malencontreusement désigné par le mot « péché ». Le point d'arrivée, c'est la charité, l'amour qui donne, l'amour pour Dieu (dimension verticale) et l'amour pour les frères (dimension horizontale). Saint Jean a écrit ces mots percutants : « Si quelqu'un dit : « J'aime Dieu », et qu'il haisse son frère, c'est un menteur. Celui en effet qui n'aime pas son frère, qu'il voit, ne peut pas aimer Dieu, qu'il ne voit pas. Et voici le commandement que nous tenons de lui : Que celui qui aime Dieu aime aussi son frère » (1 Jn 4, 20-21). Nul ne passe de plain-pied de l'amour naturel (l'égoïsme) à l'amour surnaturel (la charité). Il faut mourir à l'un pour vivre en l'autre, il faut « passer » de l'un à l'autre, et chacun, *nolens volens*, est concerné par cette dialectique, aussi redoutable qu'inexorable. Pour le chrétien, tous les jours c'est la Pâque, le « passage » impératif de l'un à l'autre. C'est à prendre ou à laisser. Telles sont les leçons du jeudi saint, l'Agneau mangé fraternellement, du vendredi saint, l'Agneau immolé, et de la nuit du samedi saint, l'Agneau ressuscité. Oui, il n'y a que deux amours, l'amour de soi et l'amour de Dieu et des frères.

Le Mystère pascal est un triptyque, un magistral tableau à trois volets, un peu comme le célèbre et splendide triptyque de *L'Agneau mystique*, dû au talentueux pinceau de Van Eyck, et qui est le joyau de la cathédrale Saint-Bavon de Gand. Je le résumerai ainsi :

– La première Pâque, le premier « passage », est celui des Hébreux quittant l'Égypte pour se diriger vers la Terre promise. Elle est le fil conducteur de tout le livre de l'Exode, en même temps que de toute la Loi et de tous les prophètes juifs, et elle est le type du Christ et de l'Église.

– La seconde Pâque, le second « passage », est celui du Christ de la mort à la vie, entraînant avec lui dans son ascension le fil de l'humanité, s'étalant dans le temps depuis la création du monde jusqu'à la Parousie finale.

Selon le mot lapidaire de saint Paul, le Christ « est notre Pâque », à chacun de nous, et notre propre Pâque se déroule, si j'ose dire, en deux temps. Le baptême de chaque homme constitue la Pâque, le « passage » de son âme dans son ascension vers la lumière immarcescible de Dieu. La mort de chaque homme constitue la condition de la Pâque, du « passage » de son corps de la mort à la vie au « dernier jour <sup>34</sup> ». Que nous le voulions ou non, nous sommes vraiment « configurés » au Seigneur Jésus-Christ et dans notre âme et dans notre corps.

— La troisième enfin, le troisième « passage », la Pâque suprême et définitive sera accomplie lors de la Parousie, c'est-à-dire l'apocatastase de toutes choses, lorsque le Christ Pantocrator remettra son Royaume entre les mains de son Père. Ce seront les « noces de l'Agneau » (Ap 19, 7). Le Mystère pascal est un mystère cosmique. À une sinistre « catabase » (descente inexorable) succède une joyeuse « anabase » (montée triomphante), initiée et générée dans la personne du Sauveur, jaillissant du sépulcre dans la nuit mystique de la Pâque et « ouvrant » le Paradis à toute l'humanité. Le mot de la fin appartient à saint Jean, qui résume tout : *Veni Domine Iesu* (Ap 22, 20).

Saint François de Sales recommandait toujours à ses auditeurs et à ses lecteurs de cueillir quelques-unes des « fleurs spirituelles », de les assembler en bouquet et d'« odorier celui-ci tout au long du chemin ». En fait de bouquet spirituel couronnant la présente introduction à la gloire du Mystère pascal, je crois que je ne puis mieux faire que de céder la parole à un Père anonyme de l'Église orientale :

34. C'est la raison pour laquelle on donne au mourant la communion eucharistique en « viatique ». Ce mot dérive du latin, *via*, qui signifie « chemin » ou « route ». La communion en viatique, c'est la participation ultime sur cette terre à la Pâque du Christ, mort et ressuscité, dans l'attente de la « résurrection bienheureuse » et générale au « dernier jour ». Comme aimait à dire l'un de mes chers maîtres parisiens, « l'Eucharistie est le sacrement du sacrifice dans la perspective de la résurrection ».

« Ô Pâque ! Universelle fête du monde ! Tu proclames à la face de toute la terre le dessein éternel du Père, tu es la divine aurore du SEIGNEUR Jésus-Christ, l'allégresse des anges, la vie immortelle du monde entier, la fatale blessure de la mort, l'aliment incorruptible des hommes, la fête sacrée du ciel et de la terre, la prophétie des mystères anciens et nouveaux. Ô coryphée de la danse mystique ! Ô fête de l'Esprit ! Ô Pâque de Dieu qui descend du ciel sur la terre et qui, de la terre, remonte vers le ciel ! Ô joie universelle, honneur, festin, délices : les ténèbres de la mort sont dissipées, la vie est rendue à tous, les portes des cieux sont ouvertes ! Le Dieu du ciel, dans sa libéralité, s'est uni à nous dans l'Esprit, et l'immense salle de noces s'est remplie de convives. Tous portent la robe nuptiale, et nul n'est jeté dehors pour ne l'avoir revêtue. Aussi nous te prions, Dieu souverain, Christ, Roi aux éternités, étends tes grandes mains sur ton Église sacrée et sur ton peuple saint qui toujours t'appartient, et donne-nous de pouvoir chanter avec Moïse le cantique triomphal. Car à toi sont la victoire et la puissance dans tous les siècles des siècles. Amen <sup>35</sup>. »

Robert AMIET.

35. Pseudo-Hippolyte. *Sermo VI in sanctum Pascha* (PG 59, 736 et 744). Traduction française de A. Hamman et F. Quéré-Jaulmes, *Le Mystère de Pâques*, Paris, Grasset, coll. « Lettres chrétiennes » 10, 1965, p. 60-61 et 79-80.